

# Louis Gueymard, du Bas-Dauphiné à l'Opéra de Paris

par Georges Salamand

(1822-1880)

**G**UEYMARD reflète les ardeurs du génie de MEYERBEER et de ROSSINI et les communique à la foule...

Dès l'abord, il séduit par une grâce robuste qui n'a rien à voir avec les brutalités d'athlètes ou les mignardises de ruffians, tristesse et déshonneur de nos théâtres lyriques » écrit Ph. BOYER, admiratif, en 1862.

Ainsi, pour les amateurs du genre – et Dieu sait s'il y en avait à l'époque! – la voix de notre compatriote était superbe et unique, entre le « lirico » et le « liricio spinto », avec une facilité déconcertante dans les aigus. Un autre critique, méchant – comme ils le sont souvent – lui reprochera (?) d'ailleurs de n'être à l'aise que dans « ses deux pétards », la et si!

En réalité, rien ne prédisposait, sous Louis-Philippe, le fils d'un agriculteur de Chaponnay, en Bas-Dauphiné, commune aujourd'hui malencontreusement rattachée, avec le canton de Saint-Symphorien-d'Ozon, au territoire du Léviathan lyonnais, à accomplir une aussi brillante carrière lyrique en un temps où les places en évidence étaient convoitées par de nombreux apprentis-chanteurs d'opéras. Né en 1822, le jeune Louis travaille jusqu'à l'âge de 19 ans à la ferme de ses parents « dans les plaines accidentées de l'Isère, sarclant les vignes et labourant

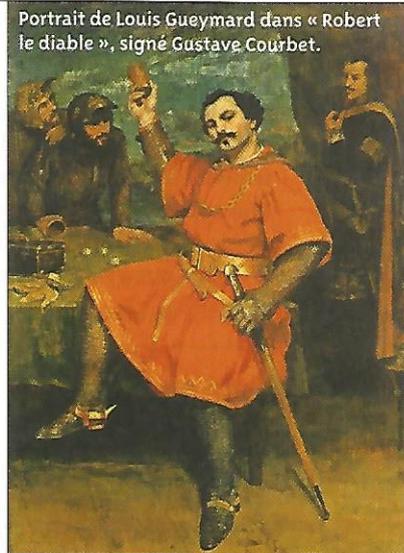
la terre ». Grâce au curé mélomane du village, le jeune homme peut suivre les cours de l'Opéra de Lyon puis gagner Paris où il est élève du Conservatoire entre 1846 et 1848, deux années de bohème et de vache enragée où GUEYMARD, pour survivre, fera la manche, la nuit, dans les estaminets malfamés de la capitale.

Admis, sur concours, ténor à l'Opéra de Paris, le jeune Dauphinois fait des débuts remarquables dans *Jeanne la Folle*, fadasse opéra de SCRIBE sur une musique particulièrement nulle de CLAPISSON. Le titre ne tient pas l'affiche mais la réputation de GUEYMARD en sort grandie... Tout au plus reproche-t-on à l'artiste « son visage insignifiant », ce qui, pour un chanteur, est une critique bien vénielle!

Durant ses vingt ans de « Maison », notre ténor accumulera les succès, en particulier dans *Le Prophète* de MEYERBEER, *Sapho*, *La reine de Saba* et *La nonne sanglante* de GOUNOD, *Guillaume Tell* de ROSSINI, mais surtout dans le rôle d'Henri des *Vêpres siciliennes* de VERDI – une œuvre composée pour lui par le maître italien – et dans le rôle-titre de *Robert le Diable*, toujours de MEYERBEER. C'est sans doute ce dernier rôle qui le fera passer à la postérité avec le portrait controversé qu'en donnera le peintre Gustave

COURBET, œuvre médiocre à travers laquelle on découvre ce petit bonhomme rondouillard, bien loin de la terreur qu'il était censé incarner, bien plus proche du « Robert le Diable » hilarant du Tartarin de DAUDET avec son irrésistible duo chez le pharmacien BEZUQUET : Madame BEZUQUET : « Robert, toi que j'aime / Et qui reçus ma foi / Tu vois mon effroi / Grâce pour toi-même / Et grâce pour moi ! ». TARTARIN (Robert) : « Nan ! Nan ! Nan ! ».

Portrait de Louis Gueymard dans « Robert le diable », signé Gustave Courbet.



## Ah, les femmes!

Après ses premiers succès parisiens, GUEYMARD poursuit une carrière internationale à Londres, Bruxelles et à La Nouvelle-Orléans où il se rend après avoir quitté l'Opéra de Paris (1868). Ces déplacements sont l'occasion de parfaire une technique de stratégie de multiples conquêtes féminines dont la plus fameuse reste sans conteste celle de la très belle Alice OZY, comédienne, courtisane et maîtresse du futur NAPOLEON III, d'Edmond ABOUT, du duc d'AUMALE, de CHASSERIAU, de Gustave DORE et de tant d'autres. Abandonnée par son ténor, Alice fut, dit-elle « inconsolable »... mais bientôt vengée par la propre épouse de son ex-amant, la très talentueuse mezzo Pauline DELIGNE-LAUTERS-GUEYMARD qui divorcera « vite fait » une fois carrière accomplie. « GUEYMARD est mort, seul, tout simplement. On en a profité pour l'enterrer et pas un artiste, pas un représentant de l'Opéra ne s'est senti le courage de gagner le village où GUEYMARD était allé cacher son destin d'artiste et ses chagrins d'homme privé » (A. JULLIEN, 1880).

M<sup>me</sup> Gueymard-Lauters, dans « Pierre de Médicis » (gravure).



Alice Ozy, par Thomas Couture.



LES AFFICHES DE GRENOBLE ET DU DAUPHINÉ